MAGYD CHERFI

# Ma part de Gaulois

## LE PRIX 2016 DU PARISIEN MAGAZINE

ACTES SUD

Le Parisien MAGAZINE

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

C'est l'année du baccalauréat pour Magyd, petit Beur de la rue Raphaël, quartiers nord de Toulouse. Une formalité pour les *Français*, un événement sismique pour l'"indigène". Pensez donc, le premier bac arabe de la cité. Le bout d'un tunnel, l'apogée d'un long bras de fer avec la fatalité, sous l'incessante pression énamourée de la toute-puissante mère et les quolibets goguenards de la bande. Parce qu'il ne fait pas bon passer pour un "intello" après l'école, dans la périphérie du "vivre ensemble" – Magyd et ses inséparables, Samir le militant et Momo l'artiste de la tchatche, en font l'expérience au quotidien.

Entre soutien scolaire aux plus jeunes et soutien moral aux filles cadenassées, une génération joue les grands frères et les ambassadeurs entre familles et société, tout en se cherchant des perspectives d'avenir exaltantes. Avec en fond sonore les rumeurs accompagnant l'arrivée au pouvoir de Mitterrand, cette chronique pas dupe d'un triomphe annoncé à l'arrière-goût doux-amer capture un rendez-vous manqué, celui de la France et de ses banlieues.

Avec gravité et autodérision, *Ma part de Gaulois* raconte les chantiers permanents de l'identité et les impasses de la république. Souvenir vif et brûlant d'une réalité qui persiste, boite, bégaie, incarné par une voix unique, énergie et lucidité intactes. Mix solaire de rage et de jubilation, Magyd Cherfi est ce produit *made in France* authentique et hors normes : nos quatre vérités à lui tout seul !

MAGYD CHERFI

*Sous l'influence combinée et revendiquée des Clash, de* Madame Bovary *et de Jean-Paul Sartre, Magyd Cherfi a été le parolier du groupe toulousain Zebda avant de se lancer dans la chanson en solo (*Cité des étoiles*, 2004 ;* Pas en vivant avec son chien*, 2007).*

*Il a publié chez Actes Sud* Livret de famille *en 2004 et* La Trempe *en 2007.*

DU MÊME AUTEUR

*LIVRET DE FAMILLE*, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 1082.
*LA TREMPE*, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1082.

Photographie de couverture : © DR

"Domaine français"

Aux pages 154 et 163 à 165,
on lira des extraits de *Antigone*, de Jean Anouilh
© Éditions de La Table ronde, 1946

© ACTES SUD, 2016
ISBN 978-2-330-06929-2

MAGYD CHERFI

# Ma part de Gaulois

récit

*ACTES SUD*

*L'exception française c'est d'être français et de devoir le devenir.*

Longtemps j'ai aimé qu'on me dise :

— Magyd, écris-nous quelque chose ! Un truc qui tue, mets-nous le feu ! On s'ennuie.

Surtout les filles de mon quartier, qui savaient mon écriture inflammable et solidaire. J'aimais dégommer les mecs de ma cité qui me le rendaient bien. Je les croquais en verbe, ils me retournaient la bouche à coups de savate. Les filles, elles voulaient que j'écrive un incendie. Être leur pyromane me chauffait les neurones. Interdites de sorties je devenais leur passeport pour les étoiles.

— Écris la légende des quartiers.

Tout le monde aimait ça, que j'invente une "histoire". D'histoire on n'en avait pas. Ma mère, les filles, les copains, un seul cri : Écris…

— Un truc qui tue !

Comme on dit au djinn "exauce mon vœu" ou à la fée "fais-moi apparaître la plus jolie princesse". On me sollicitait de partout pour un petit bonheur pépère. J'étais dans ma cité comme un magicien des mots et m'en léchais la plume. Les copains aussi me demandaient des poèmes pour accrocher une voisine et quand ils revenaient me supplier pour deux ou trois autres quatrains, je la jouais poète pris dans

les tourments de l'inspiration, je me prenais la tête à deux mains :

— Attendez, il faut que ça vienne.

J'en profitais pour leur soutirer les commentaires de la coquine ou la teneur de l'échange qui pouvait être un premier baiser ou la permission d'une caresse en des endroits bénis par la secte "garçons".

— J'y ai tété le sein, la tête de ma mère !

Et je bandais tranquille, un peu pour la scène décrite et beaucoup pour la sensation de ce pouvoir en ma possession et dont je profitais par procuration.

La procuration, ô terre bénie dans laquelle j'ai atterri en douceur, très tôt.

J'étais mou, affable et grassouillet, ça vous donne trois raisons de ne pas visiter la jungle des hommes. Je me dis quand j'y pense que le secret de l'écriture est là. En écrivant on sublime forcément cet effroi qu'est le réel. Pour moi c'en était un au point d'éprouver une jouissance à l'enfermement. Je m'isolais pour réinventer un monde dans lequel j'aurais pas été moins qu'un prince… charmant, musclé et pas con.

À défaut d'être "mec", je me suis fait plume et ma haine, plutôt que des poings, s'est servie d'un stylo.

Par bonheur je n'étais pas que flasque et éteint, j'étais aussi fâché et j'ai donc envoyé mon écriture à la salle de gym. J'habitais la banlieue, ça dit tout.

Pourtant j'avoue pour avoir lu les "meilleurs" que j'étais à l'écriture ce que le mineur est au minerai, bien plus dans le concassage que dans l'épure.

J'en maudis encore le ciel, car écrire et être en colère auraient mérité un scribouillage hugolien. Rien de ça chez moi jusqu'à ce que j'assume ce qualificatif qui m'a hanté longtemps. Sympa.

— C'est sympa ce que t'écris.

Oh l'incroyable adjectif qui veut dire à la fois c'est nul et c'est bien. Maudit adjectif passe-partout qui permet le compliment sans affoler son destinataire, qui vous débarrasse d'une position inconfortable en proposant un "pouf" qui vous engloutit, qui flatte sans vous proposer les nues et qui n'est ni désobligeant ni porteur de louanges.

Enfant, je me jetais donc à corps perdu sur tous les dictionnaires de rimes et autres anthologies de la poésie française. Je mêlais sans scrupule des vers de René Char, d'Éluard ou d'Apollinaire avec mes minables élucubrations. Sans vergogne, je mélangeais le kérosène des grands avec mon fuel domestique.

Je défouraillais douze pieds comme autant de balles dans un barillet. Ma mère qui prenait mes heures de scribouillage pour des devoirs me baisait le front, je tiltais sur tous les tableaux.

Dans la cité, encore vert, je tenais à la gorge des familles entières qui dépendaient de ma prose pour des lettres à écrire au bled, d'autres à lire, pour des formulaires à remplir, de soins ou d'inscriptions de rejetons en perdition dans le circuit scolaire. Il n'était point là affaire de cuisses à ouvrir, je me contentais de sucreries diverses et autres gâteaux au miel. Voici le genre de lettre que j'écrivais sous la dictée des familles.

*Cher frère, je vous écris de mes nouvelles qui sont en bonne et parfaite santé et j'espère que cette lettre vous trouvera de même. Pour le chemin que vous voulez goudronner, demande à Dada Laïd de réunir les anciens pour qu'ils vous disent à combien ils estiment*

*la somme de chaque famille et à partir de quel âge on compte les enfants. Il faut pas que je paie plus que les autres. J'espère que tu te portes bien ainsi que Lalla Fatima, donne le bonjour à ta femme, ses sœurs et son père et son frère, l'autre, celui qu'on me dit qu'il ne marche plus. Puisse Allah lui faire une place au paradis. Bonjour à Si Akli, Si Mohand, Si Youcef et le hadj Djillali qui sera choyé aux côtés de Dieu ainsi que son frère, son beau-frère et tous ses enfants, Dieu les bénisse dans sa miséricorde… dis à Si Mohand que je pense à l'arrache-clou pour cet été…*

*Ton frère Brahim*

J'écrivais, je faisais l'impasse sur la moitié du village qu'il fallait saluer, un tas d'Ahmed et de Mohamed dont j'escamotais l'orthographe tel un sagouin. Ensuite je me levais, embrassais ma tante, cherchais un clignement d'œil d'une cousine et tombais sur un frère qui promettait, jaloux, de séparer mon corps de ses deux testicules.

— Écrivain de mes couilles.

Quant à ma tante :

— Merci mon fils, prends ces crêpes pour ta ma man et que ton père soit béni, pour sa droiture.

Jamais entendu sentences plus hypocrites. Ils se haïssaient tous.

Savez-vous ? Les Arabes ont trouvé un subterfuge pour éluder leur impossible dialogue. Ils s'appellent "mon frère". Ils vous lient par le sang sans qu'une goutte ne coule et quand c'est pas "mon frère", ils appellent l'inconnu "cousin", ils disent à la femme "ma sœur", au monsieur "mon oncle" et même "ma mère" à la dame d'un certain âge. Plus la formule est familière, plus elle est suspecte. C'était mon monde.

J'ai longtemps maudit ma mère de m'avoir tant couvé, dans les cités ça ramollit l'âme, ça vous fait poli, poète et merdeux, détesté de la bande.

Dès le cours élémentaire on m'avait affublé du joli sobriquet de "pédale". J'accumulais les bons points et à chaque bonne réponse, une baffe m'escagassait dans le couloir.

— Hé les copains, le "Magyd de ses morts" il a eu un bon point.

Et à la récré c'était un grand coup de pied au cul.

— Tu les aimes les Français, pédé!

Alors pour soulager mes fesses c'est souvent que je levais pas le doigt en classe alors qu'une bonne réponse m'ouvrait grands les bras. Je bénéficiais ainsi d'une accalmie. J'étais autorisé à participer à un match de foot, au pique-nique du jeudi après-midi ou à la chasse à l'Indien. Sinon, le cœur serré, je regardais les copains partir, peiné comme l'enfant que la mère abandonne. Privilège des parias, j'ai trouvé ce qui allait largement souder ma blessure, les filles.

Les filles qui jouaient entre elles un court moment entre la vaisselle et les graines de semoule à gonfler. Les Zohra, Kheira, Fatima, Malika, Bija que j'ai toutes

aimées comme on aime à neuf ou dix ans. Elles étaient là, en demande de soubresauts des plus intimes, et le temps du football est devenu le temps des filles. Au début je m'en griffais les joues de pas en être, puis je m'en suis battu l'oreille, mais toujours ma mère parasitait mes ondes…

— Il n'y a rien de plus stupide que de courir derrière une balle qu'il faut domestiquer avec ses pieds. Un ballon, ça ramène l'intelligence au plus bas du corps dans ce qu'il a de plus laid, les pieds. C'est avec sa tête qu'on devient un homme, on la remplit d'abord et la vie mon fils t'apparaîtra comme du miel. Mon fils, c'est pas bien de se servir de ses pieds.

J'ai retenu deux mots kabyles qui vous percent le cœur et laissent un trou béant : *Ekhrah amaghziz* (Apprends, mon bien-aimé).

Et tous les jeudis, de peur de la voir pleurer, rongeant mon frein pendant que les autres remplissaient leurs poumons de cris de victoire, je restais attaché comme une chèvre à son piquet, à l'écoute des hourras qui saluaient une reprise de volée, un grand pont de chez Brésil, une aile de pigeon dévastatrice.

De retour, ils chantaient à tue-tête :

— Magyd y fait ses devoirs, y va être ingénieur.

Puis derrière moi cinq doigts épais me pressaient l'épaule assez fort pour m'empêcher de fuir.

C'est ainsi ligotée que ma tête s'est enflammée d'images. Il me suffisait de fermer les yeux et j'y étais, sur la pelouse, à fureter comme les doigts d'un voyou au fond du coffre-fort. Où est le but(in) ?

Par bonheur le temps du foot est devenu un temps de découverte. J'ai fini par bénir ce moment qui m'a

fait représentant de la gent masculine auprès des coquines de la rue Raphaël. À cet âge déjà elles se faisaient hameçon et jamais appât n'a plus rêvé que moi d'être gobé. Dans les recoins, les cagibis, les planques les plus insensées, même cérémonial. On se recroquevillait, formant cinq pétales d'une fleur qui se referme. Ensuite des cuisses s'ouvraient, un doigt écartait le coton d'une culotte large découvrant la fêlure bonbon. Le temps d'un "oups" et le tout se refermait. Je repartais accrochant à ma taille la ceinture du champion du monde.

Quand ils revenaient à la nuit tombée, je laissais les copains me traiter de pédé et je leur répondais dans un chuchotement à vous péter l'oreille : "Moi j'ai baisé vos sœurs !" sans savoir ce que "baiser" voulait dire. Juste je sautillais d'à mon tour les avoir "niqués". Trop de bonheur était là, le mien et celui de ces tourterelles si heureuses d'avoir "fait l'amour", en tout cas d'avoir bravé un sublime interdit.

J'étais indifféremment amoureux de toutes, il leur suffisait de pas être garçons et je promettais un poème que chacune lisait à sa voisine, et roule…

Les malignes m'aimaient parce que j'étais là, disponible et inoffensif, témoin fiable de leur mutinerie prépubère. Les soirs de baptême, autorisées à sortir, elles m'entraînaient près du petit bois et dans une extase silencieuse, guidaient ma main vierge vers une lagune de coton rosé où ma paume venait se plaquer tel un pansement sur la plaie.

C'est plus tard qu'elles ont préféré les tartes dans la gueule à un poème d'Éluard. Elles disaient :

— Faut bien qu'on nous dresse sinon on part de travers.

— Ah ?
Et je restais coi.

Dingue, mes copains n'aimaient pas les "je te prie", "pardon" ou autre "s'il te plaît", qu'étaient pour eux des agressions verbales. Ils vivaient la politesse comme une défaite et forçaient ma nature à esquinter la langue de Molière, à rejoindre les codes de leur colère. Et pan ! "Parle bien ta race", qu'ils disaient. Mais parler mal et faire semblant de mal conjuguer me coûtait plus que tout.

— Dis-le, le mot !
— Hein ?
— Dis : le con de ta mère.
— Non ! Je peux pas.
Et pan !
— Pédé !

Ils n'aimaient pas non plus les phrases longues avec ou sans complément d'objet direct, les locutions verbales, le surplus de mots qui entourent le verbe. Ils se contentaient du verbe et, pour le temps, de l'impératif. Le reste se concluait à coups de coude dans l'omoplate. Ils n'aimaient pas non plus les ordres, les injonctions, le conditionnel employés à leur endroit, ils ne voulaient aucun des temps qui fondent le dialogue.

Ils disaient "On est arabes !" sans que cela soit une identification raciale mais une traduction de la méchanceté.

Moi, je sirotais mon oxygène dans une bulle de rimes et de compliments. La preuve, je voulais obéir. Obéir, c'était plaire et je guettais la main tendue, saisir n'importe quoi plutôt qu'une chute sans personne pour s'émouvoir.

J'obéissais, ne trouvant pas à cet âge matière à contestation. Ma mère m'aimait et les instits ouvraient des portes que je ne voulais pas laisser se refermer. Faut dire que j'étais briefé sévère.

"Si tu comprends pas, fais semblant!" me chuchotait ma mère devant le portail de l'école. J'apprenais la vie à deux masques. Je commençais à mentir sans la notion du mensonge et ça marchait si bien que j'ai franchi le seuil du domicile de chacun de mes instits.

D'abord timidement puis très vite, j'suis devenu un demi-frère exotique chez les uns, un fils adoptif chez les autres, j'entrais dans la tribu de chez Clovis tel un canasson dans la ville de Troie. Toujours toléré, parfois carrément adopté. Je les écoutais me parler de la France éternelle qu'allait de Pagnol à Daudet, d'une France qui traversait tous les océans, et tous ces gens me disaient "nous" à propos d'éclatantes victoires sur le barbare ou l'obscurantiste. À les écouter, du désert de Gobi au Sahara, de Baton Rouge à Pondichéry, les Français (dont j'étais désormais) éclairaient le monde avec tendresse et bonhomie.

J'ai feint l'approbation et puis, subrepticement, sans m'en rendre compte, cet effort s'avéra inutile, c'était trop beau d'être fort et c'est de mon plein gré que j'ai cru à la fois à Gavroche et au père Noël. Juste une fois, le mari d'une de mes institutrices m'interpella :

— Comment t'appelles-tu déjà ?

— Magyd.

— Heu… C'est un peu compliqué pour moi, je t'appellerai Gilles.

C'est la seule fois où un ancestral gros mot vint stationner au bord de mes lèvres : le con de ta mère.

Ainsi j'ai appartenu à dix familles, je n'ai pas eu "le prof" mais plein de ces érudits qui ont tous fini dans mon escarcelle, soudés à ma volonté d'en être.

Mais faire "l'intelligent" ne suffisait pas, je doublais la mise en essayant d'inspirer des sentiments de pitié. Autrement dit, mon allégeance en échange du patrimoine.

Les hussards d'alors, encore en blouse grise et infectés de vocation républicaine, découvraient en ce début des années 1970 le fils d'immigré suivi de son géniteur hébété, le bicot.

À l'heure des convocations parentales, ils étaient pétrifiés du peu de mots, du degré zéro de l'échange et pratiquaient la chanson de geste comme s'ils avaient des sourds en guise d'interlocuteurs. Ou bien tentaient le "petit nègre" en détachant toutes les syllabes. Au fond de la classe, ça enrageait d'abréger le simulacre citoyen, de mettre le feu partout. Il n'était pas rare qu'un simple doigt dirigé vers l'un d'entre nous par le bienveillant pédagogue finisse par un lynchage de chez Texas.

— Il écoute pas en classe…

Et un tigre, bave aux lèvres, tombait sur le râble de son fils et le déchiquetait de la tête aux pieds non sans l'avoir auparavant éparpillé aux quatre coins de la classe et achevé à coups de pied dans le ventre. Il ne se passait pas une semaine sans qu'un "Mohamed" de son vrai nom Mounir ou Nacer ne soit fini par son père à coups de chaise sur le dos. Pas une semaine non plus sans qu'un ultimatum annonce la mort d'un prof.

— Je vais niquer ta mère et la bouillave après.

C'était un temps de hussards et la République ne cédait pas au coup de force indigène :

— Je vais te montrer qui c'est l'autorité.
— C'est ta maman ! répondait l'effronté.
Et rebelote pour la ballade des sévices.